

## MONTE PLUS HAUT!

---

« *Mon ami, monte plus haut!* »  
(*Luc, XIV, 10.*)

Ce n'est point la leçon d'humilité, si juste et si frappante, contenue dans cette parabole, que je veux méditer avec vous. Au contraire, je veux m'emparer de l'un des versets de mon texte : « Mon ami, monte plus haut! » pour vous inviter aux ambitions légitimes, pour vous montrer combien ces ambitions, séparées de la pensée de Dieu, peuvent devenir coupables et funestes, mais aussi combien, dirigées par une conscience droite, elles peuvent être glorieuses et fécondes ici-bas, — en attendant les récompenses éternelles qui seront l'accomplissement parfait de cette parole : « Mon ami, monte plus haut! »

## I

Monter est l'un des besoins les plus profonds de la nature humaine. Nous nous sentons si bien faits pour ce qui est noble et grand qu'un sentiment de tristesse nous gagne lorsque nous constatons la disproportion entre ce que nous sommes et ce que nous avons rêvé. En ce sens l'ambition est comme le sceau de notre origine supérieure. La foule s'arrête avec admiration devant l'œuvre du génie, mais celui qui l'a produite regarde mélancoliquement sa création. Oh! s'il avait eu à sa disposition un pinceau plus habile, une palette plus riche, une lyre plus harmonieuse, une pensée plus profonde, une parole plus éloquente! Les artistes les plus grands ne sont pas les « satisfaits » ou ceux qui courent après les succès retentissants, ce sont ceux qui souffrent le plus de leurs limites. C'est le propre des belles œuvres de l'intelligence et de l'art d'être au-dessous de ce que leurs auteurs avaient conçu; et l'on peut dire que les penseurs, les poètes, les artistes de premier ordre ont toujours réalisé infiniment moins que leur rêve. Si nous pouvions interroger les Platon et les Descartes, les Dante et

les Shakespeare, les Fra Angelico et les Michel-Ange, les Mozart et les Beethoven, nous serions confondus de leurs découragements, comme de leurs aveux d'impuissance. Je le dis aussi des conquérants illustres, les Alexandre, les César, les Napoléon, artistes à leur manière, qui n'ont réalisé qu'une bien faible partie de leurs conceptions gigantesques. Tous ceux-là ont éprouvé comme la nostalgie d'un idéal qui fuyait devant eux, à mesure qu'ils essayaient de le saisir. Oui, en ce sens, l'ambition, avec la déception qu'elle nous cause, est le témoignage de la grandeur pour laquelle nous nous sentons faits.

Monter répond à notre besoin de progrès. L'animal fait sans cesse ce qu'il a toujours fait. La fourmi creuse ses magasins d'une manière uniforme, l'abeille construit ses alvéoles avec une régularité mathématique, et le castor, au bord des grands fleuves d'Amérique, reproduit identiquement la hutte qu'avaient habitée ses ancêtres. L'homme seul a l'idée du progrès indéfini. Jamais il ne s'arrête; on dirait qu'une voix mystérieuse lui crie: « Marche, marche! » Chaque découverte n'est qu'un degré pour monter vers une autre. Blâme-

rions-nous ce noble instinct? Mais ce serait contester à l'homme la loi même de sa destinée! L'homme ne peut rester stationnaire : ouvrier, négociant, savant, artiste, il veut s'élever; chef de famille, il désire améliorer le sort de ses enfants et les porter plus haut qu'il n'a été lui-même. C'est ce travail, à la fois individuel et général, qui assure la marche en avant des sociétés humaines. D'où vient en effet le progrès? De cette association de volontés et d'efforts accumulés, non sur un siècle, mais sur une série de siècles. Il suffit de jeter les yeux sur notre belle Exposition de 1889, — résumé brillant du génie humain, — pour mesurer l'ascension déjà accomplie par ce labeur individuel et collectif. Nul n'est assez obscurantiste pour nier le chemin parcouru. Ne voyez-vous pas ces inventions merveilleuses, qui font rêver de l'impossible, ces améliorations savantes de la destinée humaine, toutes prêtes à la transfigurer, enfin ce triomphe prodigieux de l'homme sur la matière, qui la met à ses pieds, et qui substitue l'esclave mécanique à l'esclave humain, affranchissant de plus en plus celui-ci de servitudes écrasantes! Quelle révolution! Quel avenir! Quelle gloire! Certes, à considérer le point de départ et le point

d'arrivée de la civilisation, on peut dire que gravir les sommets est bien la loi naturelle de l'humanité.

Monter répond enfin à notre besoin d'être tout ce que nous pouvons devenir. Entre un enfant qui aime à se distinguer et un paresseux, entre un jeune homme qui porte au front la flamme des belles choses et un esclave de la médiocrité et de la jouissance, nous n'hésitons pas. Entre un homme qui augmente, par ses efforts, le patrimoine de l'humanité et celui qui n'y ajoute rien, votre estime va au premier et se refuse au second. Nous flétrissons d'instinct les désœuvrés, les inutiles, les jugeant indignes de posséder même la terre que doit occuper leur cercueil. De même, nos admirations vont vers les laborieux, vers les patients, vers les chercheurs, vers tous ceux qu'un succès ne suffit pas à satisfaire, mais dont tout succès stimule l'énergie. C'est à cette race qu'appartiennent nos savants de premier ordre; l'humanité bénit leurs noms et la France se glorifie d'eux! Nous leur souhaitons beaucoup d'émules parmi la jeunesse, car ce qui manque à notre chère jeunesse, c'est peut-être le labeur solide, la patience virile, mais

c'est aussi la volonté de grandir, de donner toute sa mesure, ce moteur si puissant dans toutes les sphères de l'activité humaine. Et ici je ne crains pas de m'appuyer sur l'autorité de Jésus-Christ, qui flétrit les talents improductifs et condamne le serviteur inutile à « être jeté dans les ténèbres du dehors ».

## II

Mais ne sommes-nous pas frappés de voir combien l'homme peut changer en un plomb vil l'or pur de ses aspirations? Est-ce que le désir de monter ne se heurte pas à deux écueils : l'orgueil et l'égoïsme?

L'orgueil, d'abord. Au lieu de se proposer pour but le beau et le bien, on peut ne travailler que pour sa propre gloire, pour le succès, le bruit, et cet encens dont on ne peut plus se passer, lorsqu'on en a respiré les fumées troublantes. Que d'hommes ont perdu tout ce qu'ils avaient nativement de généreux, de délicat, en se laissant gagner par la flatterie? Leur personnalité prend des proportions effrayantes; leur moi, en quelque sorte hypertrophié, devient une idole à la fois puérile et repoussante. S'ils réussissent, ils deviennent des monstres d'or-

gueil; s'ils échouent, ils sont ces « déclassés » qui encombrant nos sociétés modernes, ambitieux sans lest ni boussole, qui, n'ayant pas su proportionner leurs désirs à leurs capacités, ne prennent pas leur parti de n'être ni riches, ni puissants et finissent par le mécontentement, la révolte et parfois la folie!...

Au péril de l'orgueil, vient se joindre celui de l'égoïsme. Quand on veut être le premier à tout prix, comment se souvenir de son prochain? on ne voit plus en lui qu'un rival. S'il nous dépasse, que dis-je? si seulement il nous égale en fortune, en talent, en influence, en voilà assez pour être plein d'envie, entraîné peut-être jusqu'à la haine, jusqu'à ces pensées féroces qu'il est impossible d'avouer, car il faudrait les traduire par cette formule brutale : « Homo homini lupus », l'homme est un loup pour l'homme!... Est-ce que j'invente? Est-ce que ce n'est pas là le spectacle que nous offre la concurrence ardente qui s'est établie de nos jours dans toutes les carrières? Pour se grandir, on abaisse autrui; pour l'évincer, on le calomnie; pour le vaincre, on le tue moralement. De là ce système de délation qui tend à s'acclimater dans notre noble pays de

France, réputé autrefois pour ses traditions généreuses et sa chevalerie.

Quel déchaînement, il faut en convenir, des ambitions mauvaises ! Il y a les ambitions publiques et les ambitions privées ; il y a l'ambition du riche et l'ambition du pauvre, l'ambition de l'homme et l'ambition de la femme, celle-ci apportant à la soif de réussir toute la passion naturelle à son sexe. Et ces ambitions ne sont le plus souvent que la conséquence du besoin de jour dont la gamme monte des plaisirs vulgaires aux séductions raffinées. Mais pour jouir, il faut posséder cet or dont l'éclat donne le vertige, dont la convoitise ardente entraîne aux abîmes... Telle est l'explication des chutes éclatantes, des scandales inouïs dont nous sommes témoins, et, par suite, de cette désorientation des esprits, de cet obscurcissement de la conscience publique, symptômes si inquiétants pour l'avenir de notre peuple.

### III

Eh quoi ! dira quelqu'un, s'il y a de tels périls dans l'ambition, est-ce bien à vous, prédicateur de l'Évan-

gile, à en faire l'apologie? Voici ma réponse : Parce que le feu peut déterminer un incendie, irai-je vous conseiller de ne pas vous servir du feu? Parce que la langue peut être la pire des choses, selon la parole du vieil Ésope, irai-je vous conseiller de renoncer à la parole? Parce que l'amour est environné de pièges, vous inviterai-je à ne plus aimer? Non, je vous dirai de l'ambition, ce que je dirai de tous les éléments de notre nature, qu'il faut tous les soumettre à la règle du devoir et du bien. Affranchie de la loi de Dieu, l'ambition peut nous perdre; soumise à cette loi, elle peut devenir un puissant moyen d'élévation morale. C'est ici qu'il faut se rappeler la page incomparable de Pascal sur les trois ordres de grandeur : — l'ordre des grandeurs matérielles, la richesse, le pouvoir, la gloire; — l'ordre des grandeurs intellectuelles, la pensée, la science, le génie, — et ces deux ordres subordonnés l'un et l'autre à l'ordre des grandeurs morales, la charité, la sainteté.

Vous voulez vous élever, mon frère, dans telle ou telle sphère de la vie humaine. Cela vous est permis, pourvu que les moyens que vous employez et le but que vous poursuivez puissent être sanc-

tionnés par votre conscience et approuvés de Dieu.

Vous aspirez par exemple à augmenter votre fortune. Dieu vous y autorise, mais à une condition formelle, c'est que vous ne cherchiez le succès que par le travail et la stricte probité; c'est que, dans l'administration de vos biens, vous ayez en vue l'honneur de Dieu et l'amélioration du sort de vos frères, — comme cet Anglais, Georges Moore, qui, s'élevant de la modeste situation d'employé à celle de grand industriel, consacra sa vie à faire grandir d'autres employés comme lui, et qui, embrassant aussi notre patrie dans sa charité, vint en personne, après le siège de Paris, faire les plus larges distributions de vivres, au milieu de notre population affamée!

Il y a en vous des aptitudes pour les fonctions publiques. Vous avez le sens pratique, la connaissance des lois, l'instinct du gouvernement, les qualités d'intelligence et de caractère nécessaires pour agir sur les hommes... Eh bien! suivez l'impulsion de votre nature; laissez-vous porter par la confiance de vos concitoyens à la représentation de votre pays, non pour faire du pouvoir le piédestal de votre orgueil, mais pour l'exercer comme une mission dont Dieu vous demandera compte et pour

avancer ici-bas le règne de la justice, — comme cet Abraham Lincoln, fils d'un bûcheron, qui n'avait lu dans la solitude des forêts que deux livres, la Bible et la constitution des États-Unis; qui ne consentit à être le chef d'un grand peuple que pour effacer de son front la tache hideuse de l'esclavage, et qui, tombé sous la balle d'un assassin, put contempler, de ses regards mourants, l'affranchissement de quatre millions de noirs.

Vous sentez en vous la flamme de l'intelligence, le goût de l'étude, les ressources d'un talent naturel. Vous avez le droit de prétendre aux jouissances que procurent ces heureux dons, et à l'influence qu'ils assurent; — mais à une condition, c'est que vous ne cherchiez jamais le succès au prix d'intrigues honteuses ou de basses compétitions; c'est que vous mettiez vos privilèges et vos gloires aux pieds de ce Dieu de qui vous avez tout reçu; car si Dieu a prodigué ces dons à quelques-uns, n'est-ce pas pour qu'ils enrichissent le grand nombre? Tel ce noble Channing qui disait : « La mission des grands esprits, c'est de faire grandir les autres. »

Vous êtes père de famille, vous souhaitez pour les vôtres, la distinction, les talents, les avantages d'une situation honorable; cela vous est permis, —

mais à une condition, c'est que des succès flatteurs ne vous rendent pas indifférent à certains défauts de caractère, à certaines lacunes de cœur ou de conscience, tout autrement graves chez vos enfants que des imperfections intellectuelles; c'est que vous n'achetiez jamais une alliance brillante ou une situation considérable au prix d'une concession honteuse, dans l'ordre de l'honneur ou dans l'ordre de la foi!

Est-ce que ce sont là nos sentiments, mes frères? Est-ce que nous mettons en première ligne, pour nous et pour les nôtres, le royaume de Dieu et sa justice, fallût-il consentir au sacrifice de tous les autres biens?... Oh! comment ne pas nous frapper la poitrine? Nous intervertissons journellement l'ordre divin : d'abord les choses terrestres, ensuite et comme par surcroît, les choses éternelles; nous sommes de glace pour les unes, et de feu pour les autres. Qui est-ce qui entend, qui est-ce qui veut entendre, dans son vrai sens, l'invitation du Maître : « Monte plus haut! » Qui est-ce qui se préoccupe de grandir dans son âme, de devenir plus humble, plus aimant, plus pur, plus généreux, plus saint? Et cependant, n'est-ce pas là la vraie supériorité? Si je

ne puis vous dire d'aucune grandeur terrestre, ni d'aucun don intellectuel, qu'il faut les posséder à tout prix, du moins, je puis vous le dire de l'idéal moral. Ici, vous ne monterez jamais assez haut, vous ne réaliserez jamais assez l'image du Maître; vous ne vous proposerez jamais assez de vous élever à la « mesure de la stature parfaite de Christ ». Et ce qui est admirable, c'est que, dans cette sphère, nous pouvons acquérir les biens les meilleurs, sans aucun dommage pour notre prochain. Tandis qu'en tout le reste, il faut livrer ce terrible combat pour la vie, qui laisse sur le champ de bataille tant de victimes, — ici nos victoires n'exigent aucune rançon. Au contraire, en nous enrichissant, nous enrichissons nos frères; en gravissant les hautes cimes, nous les y entraînonons avec nous, par le rayonnement de nos exemples. Enfin, — et ceci n'est pas moins admirable, — dans la sphère morale, plus d'inégalités douloureuses, plus d'aristocratie blessante! les derniers peuvent devenir les premiers. O vous les déshérités, les opprimés, les faibles, les petits, les solitaires, vous les élus de la douleur, vous pouvez être les élus de la gloire! Vos épreuves sont comme un chemin royal qui prépare votre ascension et, dans ce troisième ordre de grandeurs qui

domine les autres, vous nous apparaissez comme les premiers destinataires de l'invitation du Maître : « Mon ami, monte plus haut! »

La loi des individus est aussi la loi des peuples. Où se trouve la force d'un peuple? Est-ce dans l'éclat de sa littérature, de sa science ou de son industrie? Est-ce dans la puissance de ses armements, dans le nombre de ses soldats, dans la richesse de ses flottes et de ses arsenaux? Non, si ce sont là les éléments de la grandeur d'un peuple, sa véritable force réside ailleurs. Elle est tout entière dans son respect des lois, dans le développement de sa conscience, dans son patriotisme et sa dignité morale, dans son esprit de famille, dans sa foi en Dieu et en l'avenir. Si un peuple possède ces énergies cachées, il monte! S'il les perd, il descend! Est-ce que notre peuple monte? Est-ce qu'il descend?... Je n'ose répondre... Eh bien, que chacun fasse son devoir, que chacun monte dans l'échelle morale et entraîne ses concitoyens! Qu'il y ait comme une croisade des honnêtes gens et des hommes de foi pour nous sauver de la décadence. Non, France généreuse, patrie des Bayard, des Du Guesclin, des Lanoue, des Coligny, patrie de la sainte

qui a foulé la terre où nous sommes et dont la ville d'Orléans <sup>1</sup> a l'honneur de garder la trace immortelle, patrie de Jeanne d'Arc, non, tu ne descendras pas; tu reprendras, quand Dieu redeviendra l'âme de ton âme, le rang auquel tu as droit, et nous saluons en Lui ton ascension glorieuse.

« Monte plus haut! » Si c'est la loi des peuples, c'est aussi, et à plus forte raison, la loi des églises. Où réside la véritable force d'une église? Ce n'est pas dans les pompes de son culte, dans la majesté de sa hiérarchie, dans le prestige et le nombre de ses adhérents. Elle est dans l'intensité de la vie religieuse et morale qui l'anime. Et pour ne parler que de l'église protestante, en vain serions-nous aussi nombreux que nous le sommes peu dans notre patrie, en vain verrions-nous s'élever de toutes parts nos temples et se développer toutes nos œuvres, en vain réussirions-nous à reconstituer de toutes pièces notre organisation synodale, — tout cela serait inutile si nous cessions d'être cette « minorité fervente », ainsi désignée par un de nos illustres

1. Ce discours a été prêché au synode d'Orléans en 1888.

coreligionnaires... Ce qui fit nos pères si grands sur le sol français, lorsque la France eut le malheur de les proscrire, — ce qui rendit leur influence si féconde, hélas! en terre étrangère, — vous le savez bien, ce fut leur foi inébranlable, leur courage héroïque, leur ferme caractère et l'austérité de leurs mœurs. Fils dégénérés des huguenots, retrempons-nous dans nos origines; redevenons cette race des « craignant Dieu » à laquelle Jeanne d'Albret se glorifiait d'appartenir. Soyons, au milieu de l'affaissement général, au milieu du courant sceptique et frivole de notre pays, ce noyau solide, ce granit moral qui attirera les hommes droits. — Alors quand l'heure sonnera, dans les desseins de Dieu, il dira à notre église avec le prophète : « Élargis le lieu de ta tente, étends la courtine de tes pavillons. » Oui, cette heure sonnera, car la France a besoin de l'évangile; et l'évangile, c'est le protestantisme, rétabli providentiellement, maintenu à travers tant d'orages, qui le donnera à la France dans toute sa force et dans toute sa pureté.

« Monte plus haut ! » C'est la loi du monde spirituel tout entier. Car le monde spirituel ne comprend pas seulement notre planète, mais il comprend aussi

les astres qui peuplent l'étendue. Avez-vous élevé vos regards vers ces étoiles jetées, selon l'expression du poète, « comme des clous d'or au front noir de la nuit » ? Et ne vous êtes-vous pas dit que ces étoiles ne peuvent être seulement les ornements splendides de l'espace infini, mais qu'elles sont des mondes habités par des créatures spirituelles, et peut-être par des humanités plus pures, par des races plus hautes, qui s'élèvent de lumière en lumière, de sainteté en sainteté, d'amour en amour ! Spectacle magnifique que celui de ces êtres supraterrrestres qui montent, qui montent toujours vers Dieu, le centre vivant du monde invisible, chantant, pour ainsi dire, l'hymne du poète américain : « *Excelsior ! Excelsior !* »

Eh quoi ! au milieu de cette ascension universelle, toi, ô notre pauvre terre, tu ne monterais pas ! Toi qui, habitée par une race déchue, as ému de compassion le cœur de Dieu ; toi pour laquelle il est descendu, oubliant tous les autres mondes dont il était le pasteur ; toi que le Fils a touchée de ses pieds divins, honorée de sa présence, illuminée de sa charité, arrosée de son sang, ... tu voudrais renier ton Sauveur, repousser la main qu'il te tend,

redescendre dans les abîmes de la souillure et de la mort! Non, tu ne le voudras pas, et ton Dieu ne le permettra pas! Malgré les retards de la justice, malgré les lenteurs du règne de Dieu, malgré les souffles d'incrédulité qui te disputent à l'Évangile, tu monteras, tu monteras à la suite de ton Sauveur, et nul ne te ravira de sa main!

A nous tous, mes frères, de prendre des résolutions viriles; à nous tous de seconder et de hâter, par notre propre ascension, cette ascension morale et religieuse de nos frères, en attendant le jour où, parvenus au terme de notre courte vie, Dieu nous dira : « Racheté de Christ, monte plus haut! »

---